Tilburg University

Inventaire et surveillance

Corbey, R.H.A.

Published in:
Le Museum au premier siècle de son existence

Publication date:
1997

[Link to publication in Tilburg University Research Portal](#)

Citation for published version (APA):
Corbey, R. H. A. (1997). Inventaire et surveillance: l'Appropriation de la nature à travers l'histoire naturelle. In C. Blanckaert (Ed.), *Le Museum au premier siècle de son existence* (pp. 541-557). (Archives du Museum national d'Histoire Naturelle). Muséum national d'Histoire Naturelle.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Raymond Corbey,
Université de Tilburg
et Université de Leiden, Pays-Bas¹

**l'appropriation de la nature à travers
l'histoire naturelle**

Inventaire : Revue minutieuse (d'un ensemble de choses).

Surveiller : Observer avec une attention soutenue, de façon à exercer un contrôle [...].

Le Robert

Un thème commun reliait des pratiques du XIX^{ème} siècle aussi diverses que les muséums, les zoos, les jardins botaniques, les expositions universelles, les archives de toutes sortes, les dioramas, les panoramas et la photographie des types anthropologiques : c'était l'idée, et l'idéal, d'un *inventaire* visuel encyclopédique du monde naturel, sans en excepter "l'homme naturel", idée qui était associée de façons multiples au désir d'en acquérir le contrôle ; c'est-à-dire associée à des activités de *surveillance*. Je tenterai ici de décrire ces pratiques, et en particulier l'histoire naturelle, en me limitant à un seul domaine d'analyse : le lien (typiquement moderne ?) entre connaissance, contrôle et vision. Ce faisant, je soulignerai certaines analogies, dans le contexte de l'expansion et de la domination coloniales européennes, entre la perspective visuelle (et photographique), la perspective narrative et la perspective de celui qui veut s'assurer le contrôle.

541

L'aspect de surveillance peut être mis en évidence par une lecture quelque peu "extérieure", "externaliste" de l'histoire des sciences naturelles et du Muséum d'Histoire naturelle, une lecture qui les traite essentiellement comme des entreprises culturelles et politiques. L'aspect d'inventaire suggère une lecture de l'histoire naturelle des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles (le projet de systématiser la nature, de décrire, de nommer et de catégoriser tous les êtres vivants sur la terre) en tant qu'entreprise cognitive, théorique et scientifique. Je mettrai l'accent sur une lecture "extérieure", mais je voudrais néanmoins souligner d'emblée que je ne souhaite absolument pas abandonner la distinction entre un contenu intérieur relativement autonome et les contextes extérieurs ; je conçois l'histoire naturelle comme une entreprise rationnelle, scientifique, quelle que soit la complexité de ses liens

1. Pour des remarques stimulantes, je tiens à remercier Peter Pels et Bert Theunissen.

avec des facteurs “extérieurs” et certains effets positifs ou négatifs de ces derniers². Une réflexion sur le rôle de la perspective, à plusieurs niveaux, nous permettra de mieux saisir les liens entre ces deux aspects. Tandis que la plupart des contributions au présent volume sont des études détaillées de certains aspects du Muséum national d'Histoire naturelle et du Jardin des plantes, cet essai adoptera donc une perspective plus vaste.

L'inventaire : ordonner le monde

En 1800, Charles Wilson Peale, avec son Muséum de Philadelphie, imaginait encore un inventaire complet de tous les anneaux de la chaîne des êtres, du plus humble ver jusqu'à l'homme, y compris “l'homme animal” indigène et ses ustensiles³. De même, les jardins botaniques du XVI^{ème} siècle étaient considérés comme des inventaires de la création, ou même comme des recreations du Paradis, conception mêlée plus tard aux idéaux encyclopédiques et scientifiques du XVIII^{ème} siècle. Une autre démarche analogue, jusqu'à un certain point, était celle de la théologie naturelle qui encourageait à voir le Créateur à travers les organismes naturels qui nous entourent, ce qui fit place plus tard à des formes d'histoire naturelle plus séculières, puis à l'idée de la sélection naturelle. Au cours du XIX^{ème} siècle, les collections et les muséums d'histoire naturelle envisagèrent une autre hiérarchie, moins spirituelle et d'orientation plus diachronique : le progrès inévitable de la vie jusqu'à l'homme et jusqu'à la civilisation occidentale. Le Musée Pitt-Rivers d'Oxford illustre bien, dans le domaine de l'ethnologie, ce nouveau principe d'organisation des musées.

Nous avons affaire ici, il est vrai, à une succession de plusieurs systèmes de catégorisation sur une durée de plusieurs siècles. Au cours du XVIII^{ème} siècle, les points de vue faisant appel à des idiosyncrasies qui avaient guidé la construction des cabinets de curiosités de la Renaissance et du XVII^{ème} siècle (des microcosmes représentant et révélant le macrocosme) firent place à la systématique linnéenne, qui à son tour perdit peu à peu ses principes et ses connotations chrétiens, pour être remplacée et complétée, au cours du XIX^{ème} siècle, par des cadres évolutionnistes généralement progressistes. Les différences qui opposent ces diverses époques d'élaboration des collections sont aussi importantes que leurs ressemblances, mais ce qui m'intéresse ici, c'est un trait marquant qu'elles semblent partager : l'idée, et l'idéal, de faire l'inventaire encyclopédique du monde, en particulier de ses parties récemment explorées ou annexées.

2. Pour une reconstruction “de l'intérieur” des principales étapes de l'histoire des sciences naturelles, voir Sloan (Phillip R.), “Natural history, 1670-1802”, in Olby (R. C.) et al., *Companion to the history of modern science*, rééd., Londres : Routledge, 1990, pp. 295-313. 3. Appel (Toby), “Science, popular culture and profit : Peale's Philadelphia Museum”, *Journal of the Society for the bibliography of natural history*, n°9, 1980, pp. 619-634.

Cet idéal, dont la source première remonte à l'antiquité, avec les œuvres d'auteurs comme Aristote, Théophraste et Pline l'Ancien, prit une importance particulière dans un certain nombre de pratiques à l'époque des muséums et de l'impérialisme : les expositions universelles, les spectacles ethnographiques, les "musées coloniaux", les jardins botaniques linnéens, les zoos, les expositions missionnaires. L'Inde elle-même était d'ailleurs souvent qualifiée de musée ou d'exposition de l'humanité dans les récits de voyage du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème}. À partir du XVIII^{ème} siècle, de La Condamine, Cook et La Pérouse jusqu'à, par exemple, la reconnaissance hollandaise de la Nouvelle-Guinée au début du XX^{ème} siècle (fig. 2), les expéditions exploraient, cartographiaient et étudiaient des paysages situés aux confins de la sphère d'influence occidentale. Des flots réguliers de nouvelles acquisitions, y compris des dizaines de milliers de crânes humains, venaient enrichir les muséums, les zoos et les jardins botaniques.

De diverses façons, le projet d'un inventaire encyclopédique des paysages, des corps et des espèces des colonies était ostensiblement visuel. Les spécimens étaient arrangés et montrés pour devenir accessibles à l'examen visuel, que ce soit dans des zoos, des muséums, des jardins botaniques, les collections de sociétés savantes, des expositions universelles, ou des collections et des albums de photographies comme les atlas des types humains. En outre, la phrénologie, la craniologie, la physiognomonie et l'anthropométrie supposaient toutes que la forme extérieure et l'apparence physique du corps révélaient le caractère intérieur des autres races, mais aussi des prostituées, des criminels, des marginaux, des fous⁴. Ces gens-là devaient donc être répertoriés et mesurés méticuleusement, et pour cela la photographie arrivait à point nommé⁵. Dans les nouveaux territoires, une attitude d'observation et un regard de cartographe étaient éminemment présents, et là aussi, la disponibilité des choses à l'inspection visuelle était en même temps l'expression symbolique de la domination et du contrôle.

Mircea Eliade a inventé la notion de "cosmisation" pour désigner les aspects rituels et symboliques de l'appropriation de l'espace étranger, des régions sauvages⁶. Dans le contexte de l'expansion coloniale, des actes tels que planter des drapeaux, ériger des croix et des bornes, exécuter des rituels comme la Sainte Messe, tracer des lignes sur des cartes et donner de nouveaux noms aux lieux et aux sites géographiques (par exemple la

4. Sekula (A.), "The Body and the archive", *October*, n°39, 1986, pp. 3-64.

5. Bien entendu, la photographie en contexte colonial n'était pas toujours de ce type. Un autre genre, par exemple un grand nombre de cartes postales de "scènes et types", avait au contraire un caractère exotique, suggérant l'opacité et l'impénétrabilité.

6. Eliade (Mircea), *Le Sacré et le profane*, Paris : Gallimard, 1987, pp. 32 sq. (Folio essais ; 82).

Nouvelle-Anvers ou la Nouvelle-Amsterdam) peuvent être interprétés comme une annexion de territoire aussi bien effective que rituelle et symbolique. Ce qui était jusqu'alors étranger, inconnu, désordonné, déroutant et donc menaçant se trouvait désormais ordonné et incorporé au monde connu, à la sphère de la civilisation et/ou du christianisme, ou au système taxinomique, à la collection, au jardin botanique : se trouvait, pour ainsi dire, européanisé. Linné et d'autres naturalistes concevaient explicitement l'histoire naturelle comme l'instauration de l'ordre dans le chaos de la nature brute. Ce que je suggère, c'est que la cartographie, la collection, la classification, l'identification et d'autres activités visant à faire l'inventaire des choses étaient aussi des formes de "cosmisation", d'appropriation rituelle et symbolique. Nous voyons ici comment les activités d'inventaire se fondaient presque imperceptiblement dans les activités de surveillance.

La surveillance : contrôler le monde

La plupart des pratiques d'inventaire que j'ai mentionnées attestent non seulement de l'essor d'un certain nombre de disciplines scientifiques, mais aussi de l'établissement de l'hégémonie européenne sur le monde par des États-nations en rapide expansion. Le désir de connaître et celui de contrôler, la recherche du savoir et celle du pouvoir et de la richesse, allaient très souvent de pair. Cela devient particulièrement clair lorsque nous juxtaposons deux séries de verbes exprimant toutes deux l'hégémonie occidentale sur les peuples non-occidentaux, ou aussi, d'ailleurs, l'hégémonie de l'homme sur les autres espèces. L'aspect d'inventaire est présent dans des activités telles que décrire, mesurer, cartographier, catégoriser, nommer, représenter, dessiner, enregistrer, fichier, analyser, disséquer, collecter et exposer. Certaines de ces activités comportent déjà des connotations de contrôle et de surveillance, qui sont présentes de façon plus marquée dans une seconde série d'activités : explorer, revendiquer, s'approprier, domestiquer, subordonner, coloniser, recenser, exploiter, utiliser et aussi convertir.

Il est vrai que certains philosophes, de Nietzsche, Scheler et Heidegger à Foucault et Derrida, affirment qu'il existe des liens étroits entre ces deux désirs à un niveau très fondamental et voient dans le savoir scientifique un *Wille zur Macht*, un *Herrschaftswissen*. Mais laissons de côté pour le moment ce problème philosophique, et penchons-nous sur quelques exemples concrets de ces liens, ajoutant ainsi aux contributions intéressantes (particulièrement dans ce domaine) présentées par certains des autres auteurs participant au présent volume⁷.

7. Voir en particulier les contributions de Michael Osborne sur la Société zoologique d'acclimatation de Paris, de Marie-Noëlle Bourguet ainsi que de Janet Browne sur les expéditions scientifiques, d'Emma Spary sur le Muséum jacobin (en tant qu'instrument idéologique, que lieu de vision disciplinée, instruisant et éduquant le public, dirigeant son regard) et de Richard Burkhardt sur la ménagerie du Muséum.

FIG. 1 - La nature inventoriée, appropriée, "cosmisée". Carte du Jardin des plantes linnéen, tirée de Boitard (Pierre), *Le Jardin des plantes : description et mœurs des mammifères de la ménagerie et du Muséum d'Histoire naturelle*, Paris, 1842.

La connaissance produite par la nouvelle discipline, apparemment indépendante, qu'était l'histoire naturelle, était commercialement et économiquement exploitable et les autorités gouvernementales en étaient pleinement conscientes. Il en existe un exemple significatif dans la contribution des Jardins botaniques royaux de Kew à l'expansion et à la prospérité de l'Empire britannique, avec l'amélioration des méthodes d'exploitation de cultures commerciales comme le sisal et le caoutchouc⁸. Nous pouvons aussi penser au rôle du Jardin botanique de Clusius à Leiden aux tous premiers temps de l'industrie hollandaise du bulbe de tulipe, avec la conversion du savoir en pouvoir et en richesse, et aux origines utilitaires, et en particulier médicinales, des jardins botaniques en général, y compris le Jardin des plantes (fig. 1), institué en 1635 en tant que "Jardin royal des plantes médicinales"⁹. Même la vision idéale que se faisait le XVII^{ème} siècle du jardin

8. Brockway (Lucile H.), *Science and colonial expansion : the role of the British royal botanic gardens*. New York : Academic Press, 1979, 215 p.

9. Voir la contribution de Jean Gayon au présent volume, sur l'hybridation et l'amélioration des espèces de plantes au Jardin au cours du XIX^{ème} siècle.

botanique en tant que Jardin d'Éden recréé, comportait des allusions explicites au rétablissement de la subordination des plantes et des animaux à l'homme, perdue à la suite de la Chute de l'homme et de son bannissement du Paradis¹⁰.

Les naturalistes du début de l'époque moderne avaient tendance à classer les espèces essentiellement en fonction de leur utilité et de leur rapport à l'homme, les subordonnant ainsi aux objectifs de l'homme : étaient-elles comestibles ou non comestibles ? apprivoisées ou sauvages ? inutiles ou utiles ? belles ou laides ? nobles ou viles ? avaient-elles une signification morale ou allégorique ? Ce ne fut que progressivement que des principes de classification moins anthropocentriques, plus intrinsèques et plus objectifs prirent le dessus, même si des jugements esthétiques et moraux continuaient à apparaître dans les descriptions zoologiques, dans l'œuvre de Linné par exemple.

De nombreuses expéditions scientifiques, comme les premières expéditions de La Pérouse et de Cook, ou celles des Hollandais ou des Allemands en Nouvelle-Guinée au début de ce siècle (fig. 2), étaient en réalité des entreprises à la fois militaires, commerciales et scientifiques d'esprit nationaliste et le fait que la côte sud de l'ancienne Nouvelle-Guinée hollandaise, par exemple, ait été étudiée relativement tard, reflétait son peu d'importance politique et militaire¹¹. Les musées ethnologiques de Delft et Leiden, aux Pays-Bas, servaient à la formation des fonctionnaires coloniaux ; celui d'Amsterdam commença comme un musée des produits coloniaux, et celui du grand port qu'est Rotterdam était associé au commerce colonial, tandis que ceux de Berg en Dal et Cadier en Keer étaient à l'origine des musées missionnaires. Le Musée royal d'Afrique Centrale de Tervuren, en Belgique, constitue un exemple particulièrement clair de la manière dont géographes, géologues, botanistes et ethnologues contribuèrent tous à un ensemble de connaissances qui était nécessaire à la création d'une infrastructure coloniale effective et efficace. À l'Exposition missionnaire mondiale de 1925 au Vatican, enfin, l'une des salles était consacrée à un vaste inventaire quantitatif de l'état de l'effort missionnaire catholique, qui était un projet aussi universel et aussi totalitaire que celui de l'histoire naturelle, profitant tout autant de l'expansion mercan-

10. Prest (John), *The Garden of Eden : the botanic garden and the re-creation of Paradise*, New Haven : Yale University Press, 1981, 121 p.

11. Sur les expéditions, les collections et la cartographie, voir les commentaires provocateurs (chapitre VI) de Latour (Bruno), *Science in action : how to follow scientists and engineers through society*, Milton Keynes : Open University Press, 1987, 274 p. Voir également Pratt (Mary Louise), *Imperial eyes : travel writing and transculturation*, Londres : Routledge, 1992, 257 p., en particulier la première partie.

FIG. 2 - L'expansion dans de nouveaux territoires. Le camp de la troisième expédition hollandaise en Nouvelle-Guinée, 1912/1913, près du village de Nangœl. En de telles occasions, les intérêts scientifiques, commerciaux, politiques, militaires ainsi que religieux allaient de pair. Parmi les participants figuraient un botaniste, un zoologiste-anthropologue, un géologue des mines, un cartographe et un détachement de soldats. Archives Photographiques de l'Institut royal de linguistique et d'ethnologie, Leiden, Pays-Bas.

tile et impérialiste des peuples européens au niveau mondial, cosmisant les âmes, pour employer encore une fois le terme d'Eliade, comme les États-nations colonisaient les paysages et les corps.

Les zoos se développèrent à partir des ménageries royales, qui exprimaient le prestige des rois et des princes et leur domination sur des territoires lointains, tout en facilitant en même temps l'examen scientifique des animaux exotiques par des intendants comme Buffon ou, aux Pays-Bas, Aernout Vosmaer, le directeur du jardin zoologique et du cabinet d'histoire naturelle de Guillaume V, Prince d'Orange. Au cours du XIX^{ème} siècle, d'une manière analogue, les zoos en vinrent à exprimer et à symboliser non seulement la maîtrise du monde animal par l'homme, mais surtout le contrôle impérial de parties importantes de la planète. Leur architecture exotique monumentale reflétait les visions et les ambitions impériales. Les animaux captifs servaient d'emblèmes de l'empire et les zoos conservaient ainsi certains aspects de la mise

en scène publique du pouvoir caractéristique de leurs précurseurs, les ménageries royales¹². En 1801 Lacepède, dans sa préface à une volumineuse description de la ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle, attribue à cette institution trois objectifs principaux : instruire et éduquer le public, fournir aux zoologistes des objets d'étude et troisièmement "servir la société plus directement encore, en acclimatant des animaux étrangers réclamés par l'économie publique"¹³. Les zoos étaient en effet souvent liés aux sociétés d'acclimatation, comme l'Acclimatisation society of Great Britain (1860-1866), qui tenta d'acclimater des espèces étrangères dans un but utilitaire. La présence d'humains exotiques derrière les barreaux, comme le Noir d'Afrique centrale "Jefke van de Zoologie" au Zoo d'Anvers, ou le Pygmée Ota Benga au Zoo du Bronx à New York, ou encore les centaines d'indigènes ramenés en Europe par Carl Hagenbeck de Hambourg, n'avait rien d'exceptionnel. Le discours sous-jacent était celui de la sauvagerie et du contrôle, de l'appropriation et de la domestication, un discours très proche de celui qui est encore si évident dans les numéros de cirque.

Les intentions et les entreprises scientifiques allaient de pair avec les besoins des grandes puissances coloniales. Les musées, les archives, les bibliothèques, les bureaucraties fiscales et les recensements constituaient un contexte de surveillance où des données étaient enregistrées, classifiées et évaluées, un contexte rendu nécessaire par le nouvel ordre des États-nations du XIX^{ème} siècle avec leurs bureaucraties impériales fondées sur la discipline, que cela concerne les colonies lointaines ou les criminels et les bas quartiers de la métropole¹⁴. L'élaboration par les fonctionnaires coloniaux de collections privées, créant l'illusion du contrôle cognitif d'une expérience coloniale qui aurait autrement pu dérouter par son caractère chaotique, ainsi que, de façon analogue, les expositions universelles, servaient à rappeler le caractère ordonné de l'empire, ce qui renforçait le sentiment de savoir et de contrôle impériaux présents dans la vision victorienne du monde¹⁵. Il en est de même, à mon avis, des zoos, des muséums et des collections d'histoire naturelle, ainsi que des albums de types raciaux.

12. Voir Ritvo (Harriet), *The Animal estate : the English and other creatures in the victorian age*, Cambridge : Cambridge University Press, 1987, chap. 5, p. 205, où elle montre comment "la conservation et l'étude d'animaux sauvages en captivité, symboles tout à la fois de la maîtrise de l'homme sur le monde naturel et de la domination anglaise de territoires lointains, constituaient un procédé rhétorique particulièrement frappant pour représenter et étendre l'œuvre de l'empire".

13. Lacepède (Bernard de), Cuvier (Georges), *La Ménagerie du Muséum national d'Histoire naturelle, ou Description et histoire des animaux qui y vivent ou qui y ont vécu : par les citoyens Lacepède et Cuvier, avec des figures peintes d'après nature, par le citoyen Maréchal, peintre du Muséum*, Paris : Miger etc., an X [1801], p. 7.

14. Breckenridge (C.), "The Aesthetics and politics of colonial collecting : India at world fairs", *Comparative studies in society and history*, n°31, 1989, pp. 195-196 et voir Sekula (A.), "The Body and the archive", art. cit.

15. Breckenridge (C.), "The Aesthetics and politics of colonial collecting...", art. cit., p. 211.

Un panorama des races

La première section, intitulée “l’inventaire”, traitait de l’histoire naturelle en tant que quête de la connaissance, tandis que dans la seconde section, intitulée “la surveillance”, j’ai émis quelques observations sur la connaissance en tant que contrôle. Je voudrais maintenant poursuivre ma réflexion sur le rapport entre la connaissance, le contrôle et la vision dans l’histoire des sciences naturelles en me penchant sur un lien plus subtil entre inventaire et surveillance. Il concerne la vision et plus particulièrement la perspective visuelle par rapport à la perspective narrative.

En décembre 1865, le docteur Joseph Fayerer proposa à la Société asiatique du Bengale de rassembler des exemples types des races de l’Ancien Monde en une vaste exposition ethnologique¹⁶. Les spécimens vivants devaient être placés dans des cabines ou des cellules, pareilles aux loges d’un théâtre, où les savants visitant l’exposition pourraient les étudier, les photographier, en prendre des moulages et les comparer selon les méthodes de l’histoire naturelle. Ce panorama des races ne fut cependant jamais réalisé en raison d’obstacles pratiques et politiques, mais il ouvrit la voie à un projet similaire fortement encouragé par le gouvernement colonial, financièrement et par d’autres moyens : celui d’un inventaire photographique de toutes les tribus indigènes du sous-continent indien. Le fruit de ce projet fut l’ouvrage *Descriptive ethnology of Bengal*, d’E. T. Dalton, publié à Calcutta par le gouvernement colonial en 1872. Cet inventaire ethnographique véritablement encyclopédique était d’abord destiné à servir de catalogue pour accompagner l’exposition de Fayerer et était illustré de lithographies exécutées à partir de photographies (fig. 3). “Il ne peut qu’être important pour les hommes d’État et les administrateurs de l’Inde”, écrit Dalton dans l’introduction à propos d’un groupe particulier de tribus du district de Chota Nagpur, “d’avoir, lorsqu’ils ont affaire à ces gens, une compréhension claire de la nature de nos relations avec eux [...] ; de posséder un récit suffisamment détaillé des circonstances où nous les avons trouvés si souvent dans une attitude d’hostilité à un gouvernement qui n’a certainement aucun préjugé à leur rencontre”¹⁷.

Un projet semblable se retrouvait dans *The People of India*, de J.F. Watson et J.W. Kaye, qui parut en huit volumes entre 1868 et 1875. Un grand nombre des photographies de ces volumes furent prises par des officiers britanniques sur ordre du vice-roi Lord Canning et

16. Minutes de la Société asiatique du Bengale, avril 1866. Voir également la préface de Dalton (Édouard T.), *Descriptive ethnology of Bengal*, Calcutta : Journal of the Asiatic society of Bengal, 1872 et Falconer (J.), “Ethnological photography in India, 1850-1900”, *Photographic collector*, n°5, 1984-1986, pp. 16-46.

17. Dalton (Édouard. T.), *Descriptive ethnology of Bengal*, op. cit., p. 3.

FIG. 3 - Gravure XIX de *Descriptive ethnology of Bengal* d'Édouard T. Dalton, Calcutta : Office of the Superintendent of Government Printing, 1872. Les figures 1, 2 et 3 représentent des indigènes de la vallée de Manipúr, tandis que la figure 4 représente un membre des Angami Nágá, "l'une des plus guerrières et des plus turbulentes des tribus Nágá", lit-on dans la légende, "jusqu'à l'établissement, après des années de raids contre les villages des Britanniques et d'expéditions de représailles ou de conciliation dans leur territoire, de l'unité administrative des collines de Nágá".

dans sa préface *The People of India* évoque sans ambiguïté la nécessité de mieux comprendre et de mieux gouverner la population indigène, en particulier après une mutinerie ayant eu lieu dix ans plus tôt¹⁸. La moitié des séries imprimées des huit volumes devait être conservée par les autorités coloniales pour servir aux besoins officiels. L'idée d'un "musée photographique des races humaines", faisant un usage scientifique de la découverte de Daguerre, avait été lancée en 1845 par E.-R.-A. Serres, président de l'Académie des sciences française et premier professeur d'histoire naturelle de l'homme au Muséum national d'Histoire naturelle¹⁹. Elle devait bientôt devenir une préoccupation essentielle

18. Falconer (J.), "Ethnological photography in India..." art. cit.

19. "Observation sur l'application de la photographie à l'étude des races humaines", *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXI, 1845, pp. 243 sq.

des anthropologues du milieu du XIX^{ème} siècle. De vastes collections de photographies anthropologiques furent créées par des sociétés et des musées anthropologiques et ethnologiques. Le daguerréotype ne représentait pas seulement — pour l'approche positiviste de la connaissance qui était celle de cette période — la promesse d'un instrument rapide et précis d'évaluation des proportions physiques, il était aussi salué comme un moyen de codifier les données anthropologiques avant qu'il ne soit trop tard.

Types principaux des différentes races humaines dans les cinq parties du monde de K. E. von Baer, qui parut pour la première fois en 1861, avec des photographies de modèles en papier mâché et sans influence de la théorie de l'évolution, fut près d'être la première réalisation de la vision qu'avait eue Serres d'un inventaire panoramique de toutes les races humaines²⁰. Comme beaucoup d'autres sociétés anthropologiques, la Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte avait commencé à rassembler des archives photographiques de types raciaux vers 1870, à l'instigation d'Adolf Bastian. Cette initiative devait aboutir en 1872 à la publication de l'*Anthropologisch-ethnologisches Album in Photographien* de C. Damman, un ouvrage toujours solidement fondé, comme l'album de Baer, sur la notion de types immuables caractéristique de l'histoire naturelle du XVIII^{ème} siècle.

551

Le projet conçu au Bengale d'une exposition de représentants vivants de toutes les races et ces quatre atlas typologiques montrent l'importance de la vision, de l'exposition visuelle et de la perspective visuelle dans les activités d'inventaire et de surveillance en contexte colonial. Or, l'inspection visuelle par un spectateur situé au centre, comme dans le panorama du Bengale, présente, me semble-t-il, une analogie avec le niveau primaire de notre perception visuelle spontanée. À ce niveau, nous avons déjà tendance à nous percevoir comme le centre naturel du monde que nous voyons, un monde qui paraît être organisé autour du spectateur qui en est le pivot, donnant ainsi l'impression d'une image ou d'un théâtre. Nous donnons à la réalité une représentation perspective, dont les lignes sont axées sur l'œil comme point archimédien. Il en est de même, à mon avis, pour l'œil de l'appareil photographique.

Les descriptions panoramiques de paysages dans les romans ou les récits de voyage, ou, d'ailleurs, les paysages des photographies coloniales, expriment souvent un discours d'empire et de domination, où le spectateur est "souverain de tout ce qui l'entoure",

.....
 20. Baer (Karl Ernst von), *Types principaux des différentes races humaines dans les cinq parties du monde*, Petersbourg : [s.n.], 1861.

contrôlant fermement tout ce qui s'offre à sa vue²¹. Le même regard, sûr de lui, panoramique et souvent voyeur, se retrouve sur de nombreuses photographies ou cartes postales représentant des indigènes des colonies. Les paysages et les corps sont souvent représentés comme étant dominés par le spectateur et mis à sa disposition. Même si nous n'adhérons pas à la célèbre remarque de Susan Sontag selon laquelle il y a de l'agressivité dans toute utilisation de l'appareil photographique, nous devons admettre qu'il en existe bien ici : photographier était souvent un moyen de "cosmiser" et de prendre possession.

La perspective narrative

La vision, le regard qui établit l'ordre, est toujours, bien entendu, une vision informée au niveau conceptuel, discursif et narratif. Les pratiques coloniales imposaient donc une perspective, non seulement au sens littéral, mais aussi au niveau du discours et de la narration employés. C'est pourquoi après la perspective visuelle et photographique nous devons nous pencher sur la perspective narrative. Les récits de progrès et de civilisation sont omniprésents dans les pratiques de représentation que nous évoquons ici : les muséums, les collections, les théories scientifiques, les expositions universelles. Ils mettent en scène des Blancs civilisés ou chrétiens, apportant héroïquement la lumière de la civilisation ou de la parole divine à des sauvages ou à des païens arriérés, au nom d'une instance supérieure, que ce soit le Progrès ou Dieu et ils présentent généralement l'histoire de l'humanité comme une ascension jusqu'à la civilisation industrielle de la bourgeoisie européenne du XIX^{ème} siècle, but naturel de l'évolution cosmique.

Ce qui est remarquable dans le contexte qui nous préoccupe, c'est que les récits ont aussi tendance, considérablement parfois, à présenter une vue panoramique de leur sujet. Comme le soulignent les théoriciens du récit, la position du narrateur est habituellement extérieure à l'histoire racontée. Il ou elle se situe bien au-dessus de cette histoire et possède une vue générale du temps et de l'espace et un accès relativement libre à ce que font les personnages du récit à divers moments et en divers endroits. La position ou la perspective sous-entendue est panoramique, c'est une perspective à vol d'oiseau. Le narrateur (ou le "focalisateur externe", comme disent les théoriciens du récit²²) se trouve

21. Pratt (Mary Louise), "Conventions of representation : when discourse and ideology meet", in Peer (Willie van) (sous la dir.), *The Taming of the text : explorations in language, literature, and culture*, Londres : Routledge, 1988, pp. 15-34. Sur la photographie, voir Pinney (C.), "The Parallel histories of anthropology and photography", in Edwards (Elisabeth) (sous la dir.), *Anthropology and photography 1860-1920*, New Haven : Yale University Press, 1992, 275 p.

22. Rimmon-Kenan (Shlomith), *Narrative fiction : contemporary poetics*. Londres : Methuen, 1983, pp. 71 sq.

dans une excellente position pour assigner un sens et une valeur aux personnages et aux événements dont il traite. Dans le cas des récits caractéristiques du XIX^{ème} siècle, le rôle héroïque et la supériorité naturelle du groupe auquel on appartient, tant du point de vue moral que cognitif, sont mis en évidence. L'idéologie du narrateur et son système autoritaire de valeurs déterminent l'évaluation des personnages, des événements et des idéologies présents dans le récit ou dans la représentation.

Nous rencontrons ici un effet idéologique qui peut en principe être aussi répandu que le récit lui-même en tant que structure fondamentale et omniprésente de tout discours : la narration en tant que telle attribue une position particulière, une position en fait privilégiée, au narrateur, quel qu'il soit ; elle ne cesse de lui conférer un point de vue unique. Cela tend à donner l'impression que la perspective du narrateur, ou du conservateur de musée, est panoramique et suggère une autorité inébranlable, en particulier aux yeux de l'esprit positiviste de la période dont il est ici question. La réalité semble être axée non seulement sur l'œil en tant que point archimédien, mais aussi sur le moi.

Ces deux activités, la vision et le récit, tendent à créer l'impression, ou l'illusion, de la possibilité de faire l'inventaire de la réalité, ou de la transparence de cette réalité, impression liée à la suggestion que celui qui regarde, ou qui raconte l'histoire, occupe la position privilégiée du spectateur d'un panorama²³. Nous sommes ici confrontés au caractère apparemment panoramique et omniscient de toute une série de pratiques de représentation en usage à l'époque coloniale, et ce à plusieurs niveaux : au niveau visuel et narratif, au niveau cognitif, émotionnel et idéologique ; pratiques dont l'analyse révèle qu'elles imposent une perspective. Le complexe de visions et de valeurs, apparemment naturel mais en réalité culturel et historiquement contingent, s'imprimant sur l'esprit du spectateur, mène à des perceptions dont le caractère primaire et spontané est ethnocentrique, ou, à l'égard des autres espèces, anthropocentrique. Peut-être le regard (le regard informé, scientifique, établissant des inventaires et des cartes) constituait-il l'instauration première de l'ordre, des catégories, des frontières, la cosmisation et l'acquisition premières de l'espace, du territoire, de la nature.

553

L'histoire naturelle de l'homme

Le projet de l'histoire naturelle était de déterminer la place de toutes les entités vivantes dans le système de la nature. Il n'est guère étonnant que des problèmes soient apparus de temps à autre, au point précis où les naturalistes devaient déterminer la place

.....
23. Il nous faut ici aussi introduire une réserve, comme dans le cas de la photographie : le regard peut parfois être déconcerté, c'est parfois l'inaccessibilité que l'histoire exprime.

de l'homme — leur propre place, en somme — dans la nature. À leur conception moderne, rationaliste, cartésienne d'eux-mêmes, s'ajoutait l'influence tout aussi omniprésente de l'héritage judéo-chrétien ; dans les deux cas, l'homme bénéficiait d'un statut particulier, que ce soit en tant qu'*imago Dei*, le seul être créé à l'image de Dieu, ou en tant que sujet rationnel et autonome. Où l'histoire naturelle devait-elle situer un tel être, l'Adam du Jardin originel, qui nomme toutes les créatures et règne sur elles, classifiant le monde sans apparemment être classifié lui-même, du moins pas entièrement ? Comment de tels êtres, les classificateurs eux-mêmes, conçus comme des intelligences, devaient-ils être classifiés dans le système de la nature et devaient-ils réellement l'être ?

Bien entendu, ce problème ne se posait guère à propos des peuples soumis des colonies, qui étaient le plus souvent considérés comme des races inférieures, des hommes naturels, proches des animaux, faisant partie de la nature primaire que constituaient les paysages coloniaux, et qui étaient traités en conséquence. Ils étaient considérés comme des peuples archaïques et statiques dépourvus d'histoire propre et de volonté politique et qui, en tant que tels, étaient disponibles pour une intervention civilisée, qui la demandaient même. À la Smithsonian institution de Washington, par exemple, les peuples non-occidentaux étaient traités au Muséum national d'Histoire naturelle de l'Institution, tandis que les Américains de souche européenne avaient leur Musée d'histoire et de technologie dans cette institution. Ce Muséum national d'Histoire naturelle compte encore, parmi ses cinquante millions d'objets soigneusement classés et répertoriés, les restes d'environ quarante mille individus non-caucasiens, dont dix-huit mille Indiens d'Amérique.

Ce problème, comment classer les classificateurs, a néanmoins été mis en évidence lorsque Linné, dans son *Systema naturae*, a situé l'homme dans le même ordre taxinomique que les singes, même si cet ordre était celui des Primates, le premier et le plus élevé et même s'il stipulait immédiatement que l'esprit de l'homme était infiniment supérieur à celui d'aucun animal. La proximité de l'homme et des animaux a toujours été une source de malaise depuis lors. Blumenbach et d'autres s'employèrent immédiatement à rechercher des raisons (la main intelligente) pour créer au moins un ordre distinct pour l'homme, au lieu de ne lui accorder qu'un genre distinct, de façon à accentuer encore la distance entre l'homme et le singe. Ce rang taxinomique était bien entendu disproportionné par rapport aux différences anatomiques. Buffon insistait sur le caractère unique de l'esprit humain en tant que critère taxinomique, malgré les nombreuses ressemblances physiques entre l'homme et les animaux.

Une histoire systématique de la manière dont la préconception profondément ancrée de l'unicité et de la supériorité de l'homme (avec ses racines dans le christianisme et la

modernité, dans la nature de la perspective, dans les attitudes culturelles bourgeoises envers les animaux et envers le corps), a constamment influencé les approches scientifiques de l'espèce humaine, de sa place dans la nature et de son évolution, reste encore à écrire. Le contrôle et la négociation de la frontière, conceptuelle et morale, entre l'homme et l'animal, a toujours été, consciemment ou inconsciemment, secrètement ou plus ouvertement, à l'ordre du jour des anthropologues. Le polygénisme et l'idée d'une hiérarchie des races étaient un moyen de tenir les animaux à distance. L'idée d'évolution maintenait à une distance confortable les misérables singes dont l'homme s'avérait descendre. Les caractéristiques supposées être uniques à l'homme, comme la fabrication d'outils ou le volume du cerveau par rapport à celui du corps, furent à maintes reprises, redéfinies ou remplacées lorsqu'il s'avéra qu'elles ne résistaient pas empiriquement, afin de préserver l'unicité de l'homme²⁴.

Nous voyons donc comment le projet de recensement planétaire conçu par l'histoire naturelle, quoiqu'il ait fini par saper, lentement mais sûrement, l'idée de la suprématie et de l'unicité de l'homme, a maintes fois failli s'arrêter avant d'atteindre les naturalistes eux-mêmes et leurs semblables. L'unicité, la dignité et la supériorité qu'ils s'attribuaient servaient de sanction divine, ou cartésienne, à la domination et à l'appropriation par l'homme de toutes les autres espèces. Cette unicité était en fait racontée. Les naturalistes dans leur projet de faire l'inventaire de la nature, ou les paléo-anthropologues étudiant l'évolution humaine, se sont inspirés, à des moments cruciaux, des mythes occidentaux de la création et du progrès et à mon avis s'en inspirent encore²⁵. Dans leurs disciplines où le récit joue un si grand rôle, ils sont encore aux prises avec leur statut de narrateurs apparemment omniscients et détachés et avec le problème de ce qu'être homme signifie.

Dans le cas de l'homme "primitif", "sauvage" ou "naturel", le regard scientifique était colonisateur, détaché, neutre, objectivant, il opérait à distance, d'en haut, à partir d'un point de vue quasi-absolu, situant l'autre dans l'espace homogénéisé, quasi-vide, quasi-originel projeté par l'histoire naturelle, un espace prêt à être cosmisé et colonisé par les Européens. Les populations indigènes étaient représentées comme "l'homme naturel", comme des corps/autres statiques et arriérés, vivant "là et alors", par opposition au regard/moi dynamique et panoramique vivant "ici et maintenant"²⁶. L'historicité et la

24. Cartmill (M.), "Human uniqueness and theoretical content in paleoanthropology", *International journal of primatology*, n°11, 1990, pp. 173-192.

25. Voir aussi Stoczkowski (Wilson), *Anthropologie naïve, anthropologie savante*, Paris : C.N.R.S., 1994.

26. Sur le rôle de la vision et des représentations visuelles dans ce contexte, voir Fabian (Johann), *Time and the other : how anthropology makes its object*, New York : Columbia University Press, 1983, 205 p.

subjectivité politique des sociétés indigènes étaient niées et dans de nombreux contextes les populations indigènes étaient conçues comme des corps plutôt que des esprits, prêtes à être codifiées sur des cartes et des fiches, dans des tableaux, des archives et des systèmes taxinomiques.

Erwin Panofsky, sous l'influence du philosophe kantien Ernst Cassirer, a contesté l'universalité de ce qui pour lui était une notion de perspective contingente et purement conventionnelle caractéristique de la modernité européenne, liée de près à la notion cartésienne du moi rationnel et de son regard impartial et désincarné²⁷. À peu près à la même époque, Martin Heidegger critiquait (devrions-nous dire diabolisait ?) la vision moderne et cartésienne du monde comme étant essentiellement spectatrice et manipulatrice²⁸. Le problème soulevé par Panofsky a suscité de nombreux débats depuis. Il est important dans le contexte qui nous préoccupe, quoiqu'il transcende le cadre de cet essai. Une question analogue peut être posée en ce qui concerne la perspective narrative. Jusqu'à quel point, peut-on se demander, la caractéristique inextricable de l'inventaire et de la surveillance dans le projet de l'histoire naturelle était-elle typiquement européenne et jusqu'à quel point notre analyse peut-elle être étendue à des contextes culturels et historiques différents ?

Quoi qu'il en soit, nous avons vu et examiné un certain nombre de cas concrets relatifs à quatre aspects, liés entre eux, de l'histoire naturelle et des pratiques qui y sont associées : l'idéal théorique d'un inventaire ou d'un recensement encyclopédique des paysages, des corps et des espèces ; des routines pratiques ou politiques de surveillance et de contrôle de ces paysages et de ces corps ; le rôle de la vision, de la visibilité et de la perspective aussi bien pour l'inventaire que pour la surveillance ; et l'aspect, souvent très apparent, de la maîtrise symbolique des autres races et des autres espèces, c'est-à-dire les aspects théâtraux de l'inventaire et de la présentation visuels. Nous avons vu comment l'impérialisme des États-nations occidentaux servit de cadre à une partie importante de

27. "Die Perspektive als <symbolische Form>", *Vorträge der Bibliothek Warburg*, n°4, 1924-1925, pp. 258-331.

28. Heidegger (Martin), "Die Zeit des Weltbildes", in *Holzwege*, Frankfurt am Main : Klostermann, 1950. Cette ligne d'analyse, poursuivie par Michel Foucault, est un fondement important de nombreuses recherches récentes portant sur les rapports entre la connaissance, la vision et le pouvoir dans l'Europe moderne.

l'histoire naturelle et rendit celle-ci particulièrement urgente. L'impérialisme était l'une des articulations de la modernité et l'une de ses convictions centrales, ou l'un de ses récits centraux, était tout à fait moderne : c'était l'idée du sujet civilisé, autonome et rationnel, supervisant et contrôlant la matière et la nature, les autres races et les autres espèces. D'une manière typiquement moderne, l'homme, l'homme occidental, était conceptualisé comme un spectateur détaché et transcendant, un moi/regard désincarné, distinct de l'objet de son observation. L'un des exemples les plus spectaculaires du lien entre le contrôle cognitif, physique, visuel et symbolique fut celui du panorama des races du Bengale — un projet conçu, mais jamais réalisé.